



ENTRETIEN AVEC AGNES GUIPONT, ARTISTE PLURIDISCIPLINAIRE ET CREATRICE DU SPECTACLE *LABOR LABE*

Agnès Guipont a commencé par écrire de la poésie avant de faire du théâtre. Au cours de son cursus au sein de l'école internationale de théâtre Jacques Lecoq, elle a expérimenté des formes dramatiques associant plusieurs disciplines, notamment la dramaturgie, la littérature et la musique. Elle a ensuite quitté Paris pour Berlin, où elle vit toujours aujourd'hui, afin de renouer avec ses origines familiales. Elle est la créatrice du spectacle « LaboR Labé », transposition musicale et contemporaine des sonnets de Louise Labé.

Pourquoi Louise Labé ?

« Lors d'une résidence en Suisse pendant trois mois, il y a quelques années, je devais produire un travail, en collaboration avec une contrebassiste, autour des lieder de Schumann. J'avais une édition de Labé dans mon sac. Le projet sur Schumann ne pouvant se concrétiser parce que je me suis retrouvée seule, j'ai commencé à déclamer le sonnet VIII (« Je vis, je meurs : je me brûle et me noie ») en m'accompagnant au piano puis j'ai décidé de composer une chanson. Au bout d'un mois et demi, j'avais mis en musique sept ou huit sonnets. Je me suis alors dit que quelque chose était en train de naître, et je n'avais pas du tout envie de m'arrêter. Après trois mois, douze sonnets avaient été adaptés.

Cela faisait longtemps que j'avais une relation particulière aux textes de Louise Labé mais je ne savais pas du tout quelle forme cette relation pouvait prendre dans ma création. J'ai toujours eu envie de composer autour de ces textes mais le projet n'est vraiment apparu qu'à ce moment-là.

J'ai rencontré la poésie de Louise Labé lorsque j'étais à l'université, parcours que j'ai interrompu car il était trop théorique pour moi. Evidemment j'ai continué à lire et plus particulièrement à chercher des autrices, sans en avoir conscience. J'ai lu à cette époque Gaspara Stampa, des autrices, chinoises, japonaises... Dans une librairie, je suis tombée un jour sur l'édition de Louise Labé par François Rigolot et je l'ai achetée. Elle a finalement écrit peu de vers, mais c'est déjà tellement riche ».

Pourquoi le sonnet VIII pour commencer ?

« Le texte faisait écho à une histoire d'amour que je vivais à l'époque. Par ailleurs, quand je suis entrée à l'école Jacques Lecoq, dans l'un des cours, il fallait apporter des textes pour les chanter. Tout le monde tremblait mais moi j'adorais chanter : je le faisais dans un chœur et j'étais moins complexée que les autres par rapport au chant. J'avais apporté ce sonnet que je trouvais très musical déjà à la lecture. J'entendais déjà une chanson lorsque je le lisais. Sa transformation en chanson était pour moi évidente. J'avais aussi un lien très fort avec les sonnets II (« Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés ») et XVIII (« Baise m'encor, rebaise-moi et baise ») qui sont aussi très limpides, fluides, faciles à prendre en bouche. Il y a un vrai plaisir sensuel à les dire. Les mettre en musique a été très formateur. Comme je suis très autodidacte, le fait de me mettre au service du texte de Louise Labé me permettait de ne pas me poser de question de légitimité. Ces textes ont vraiment libéré mon potentiel de création. Cela fait écho à l'épître dédicatoire finalement et à l'appel lancé par la poétesse aux femmes de sa génération à se mettre à écrire, c'est drôle. Ces textes sont si forts directs et en même temps si beaux que l'interprétation qu'on en fait n'est jamais figée : ils résonnent différemment à chaque lecture ».



Où en êtes-vous de votre adaptation des 24 sonnets ?

« Il m'en reste six à adapter. Treize ou quatorze sont prêts dans leur version piano-voix mais j'aimerais bien les développer avec d'autres musiciens. J'ai parfois plusieurs mises en musique pour un même sonnet. Par exemple pour le sonnet V (« Claire Vénus, qui erres par les Cieux »), qui a maintenant une version définitive, j'avais cinq adaptations différentes. Je reviendrai peut-être un jour sur celles que j'ai laissées de côté. Pour les six qu'il me reste à travailler, il me faut un temps de recueillement, et certains textes ont besoin de résonner en moi au moment où je m'en occupe. Il faut qu'il y ait un élément, que je n'avais pas forcément remarqué avant, qui d'un coup me parle, crée un écho avec une de mes expériences pour que je puisse créer à partir de lui ».

Est-ce qu'il y a un sonnet qui vous résiste particulièrement ?

« J'ai laissé de côté le premier sonnet, en italien, car je ne parle malheureusement pas cette langue. Le sonnet VI (« Deux ou trois fois bienheureux le retour ») me résiste particulièrement, alors que j'aime beaucoup son contenu métaphorique. Même si Labé fait peu de références mythologiques, quand elle le fait, cela fait un peu écran d'une certaine manière à l'appropriation. Le sonnet XV (« Pour le retour du Soleil honorer ») aussi me résiste. Je suis revenue plusieurs fois sur le sonnet XXI (« Quelle grandeur rend l'homme vénérable ? ») : cette forme avec les questions initiales est difficile à mettre en musique. C'est aussi en rapport avec mes phases artistiques. Les premiers, je les ai mis en musique dans l'intimité du duo piano/voix, mais sur d'autres j'ai essayé des choses plus électroniques. J'aimerais bien à présent tester une approche plus contemporaine, essayer une scansion proche du slam ».

Quelles sont vos influences musicales ?

« J'ai grandi dans une famille qui écoutait beaucoup de musique classique et j'ai appris le piano classique. J'ai aussi fait partie d'un chœur baroque. Au niveau de l'harmonie et des accords, c'est quelque chose qui est ancré en moi. J'aime bien le jazz pour tout ce qui est accords dissonants, que l'on retrouve d'ailleurs dans le baroque. Sinon dans la musique actuelle, j'aime beaucoup la musique du monde. Je suis par ailleurs très influencée par Laurie Anderson. Dans les années 1970, elle a développé tout un travail autour du texte, de la musique électronique et de la performance. Il y a aussi chez elle une recherche sur le son : est-ce que je le produis avec un instrument, une machine ou avec mon corps par exemple ?

Quant à mon public, c'est très important pour moi de transmettre quelque chose à des gens qui ne sont pas des spécialistes de la musique et de m'adresser au plus grand nombre possible. Une partie de ma famille est très loin du monde de la culture. Quand quelqu'un vient me voir après un concert en me disant que le spectacle l'a touché alors qu'il ou elle ne lit jamais de poésie, qu'il ou elle en a peur, pour moi c'est important. La forme « chanson » que j'ai choisie, assez traditionnelle en soi, fait passer les émotions et les couleurs de manière directe. J'ai vraiment un désir d'accessibilité même si je reste très près du texte et que j'ai une grande exigence artistique. Je ne veux pas proposer des choses trop abstraites, contrairement à des artistes et compositeurs que je côtoie. Je me situe plutôt du côté d'une forme d'art figuratif disons, captable, qui transmet des émotions. Une part de ma formation théâtrale s'appuyait sur cela : on jouait toutes les semaines devant toute l'école et si au bout de trente secondes ce que l'on proposait ne marchait pas, ne touchait pas le public, on devait arrêter. Ce que je propose se veut au carrefour du classique et de la chanson populaire. Le but pour moi c'est vraiment de susciter des émotions chez mon public. Parfois il se passe des choses totalement inattendues. Un jour par exemple j'ai joué en Allemagne, dans la campagne près de Berlin, dans un tout petit village où l'on m'avait invitée. J'ai interprété les sonnets de Louise Labé devant un public intégralement allemand et à la fin une femme est venue me voir avec ses deux filles, en larmes. C'était une magnifique expérience. Je souhaite mettre à la portée du plus grand nombre la



poésie et la musique. Ce que je fais n'est pas élitiste. Pour moi, la poésie peut toucher tout le monde, même lorsqu'elle est mystérieuse ou sibylline. Par mon incarnation, je vise à faire l'intermédiaire entre le texte et le public non averti. »

Je me souviens que, lors du concert où j'ai découvert *LaboR Labé*, vous entriez en scène en frappant sur votre poitrine...

« C'est quelque chose que font beaucoup de musiciens. Il s'agissait d'une version de travail du sonnet XXIV (« Ne reprenez, Dames, si j'ai aimé »). J'aime bien montrer que la création peut se faire à n'importe quel moment, y compris en concert. Ça faisait sens pour moi à ce moment-là de taper sur mon corps pour interpréter un texte qui parle de choses très viscérales ».

Cela me fait penser à une expression de Louise Labé elle-même, les « signes d'amante » : « montrer signe d'amante » (sonnet XIV) c'est à la fois pleurer, exprimer sa peine mais aussi jouer sur le luth et chanter sa souffrance, la mettre en performance, l'interpréter.

« C'est vrai, mon corps devient en effet un véritable instrument de musique. Le sonnet XIV (« Tant que mes yeux pourront larmes épandre ») aussi est l'un des textes sur lesquels j'ai composé en premier. On peut l'entendre au sens de la création artistique mais aussi de la vie de tous les jours, comment la créer. A l'heure où on s'interroge sur la fin de vie, où on refuse aux personnes en fin de vie le droit de faire quelque chose de leurs corps, ça résonne beaucoup, je trouve ».

Louise Labé est une icône du féminisme mais il y a évidemment aussi quelque chose d'universel dans ses textes.

« A la fois il y a un engagement dans l'épître dédicatoire mais en même temps les textes s'adressent autant aux amants qu'aux amantes. Le sonnet V (« Claire Vénus, qui erres par les Cieux »), plus je le lis, moins je trouve que c'est un poème d'amour. J'entends une femme opprimée, la prière de toutes les femmes battues, torturées, astreintes à un esclavage et qui ne peuvent respirer que la nuit. En dépit des siècles qui nous séparent de Louise Labé, elle nous parle encore et c'est comme si elle nous parlait de nous ».

Que pourriez-vous dire de la forme sonnet ? Comment vous êtes-vous approprié le sonnet dans ses contraintes ?

« Je suis très friande des formes très concentrées. J'aime beaucoup les haïkus par exemple. Ce qui me touche dans les sonnets de Louise Labé, c'est que ce sont des petites histoires avec leur dramaturgie. Le mot de la fin est vraiment toujours important. Je me suis octroyé des libertés : je répète certains passages, et il y a même un sonnet où je rajoute un mot (le sonnet XX, « Prédit me fut »). Ce que j'en fais ressemble disons à une « chanson » avec des strophes et un refrain. Ce qui m'a plu c'est de dire ces histoires dont le rythme n'est pas toujours le même. Les ruptures de rythme sont en effet fréquentes dans les sonnets et cela m'a inspirée. Je suis très influencée par ailleurs par le lied allemand : ça a joué sur ma manière de mettre en musique les textes de Labé. Le fait que l'on puisse étirer une mélodie sur la moitié d'un sonnet puis accélérer, ça entre en écho avec les ruptures de rythme chez Labé ».



Vous ne vous êtes pas du tout intéressée à la musique de la Renaissance ?

« J'en ai écouté beaucoup, et je pense que dans certains sonnets, le IV notamment (« Depuis qu'Amour cruel empoisonna »), j'ai cherché à coller à une esthétique un peu plus ancienne. Mais ça reste léger. Ce n'est pas que la musique de l'époque ne m'a pas intéressée mais les textes ont suscité autre chose chez moi ».

Et les élégies vous intéressent ?

« Oui, j'aimerais aussi les transposer mais cela prendra une autre forme. La longueur emmène ailleurs. Il peut y avoir du récitatif et sur certains vers, tu peux faire des chansons. J'y ai déjà pensé mais j'aimerais mixer ça avec quelque chose de plus contemporain, des sons enregistrés, des sons du quotidien transformés. Ça peut vraiment donner toute une odyssee, un beau récital, une forme un peu hybride. J'avais entendu Arthur H, accompagné par le musicien Nicolas Repac, à la Maison de la poésie : la forme hybride à laquelle ils aboutissaient pourrait m'inspirer ».

Propos recueillis par Adeline Lionetto (Sorbonne Université)